

montait l'un de ces chevaux légers du pays des Tarbelles (1), que nous appelons aujourd'hui "chevaux de Tarbes," ou "navarrins," à la tête fine, à l'encolure longue et grêle, aux jambes hautes et minces, rapides et nerveux comme des chevaux barbes. Son père et l'homme qu'il poursuivait montaient au contraire de véritables chevaux de bataille, c'est-à-dire de grands destriers, splendides sous le harnais, durs à la fatigue, de vrais chevaux de guerre, mais lourds à la course.

Il en résulta que bientôt la distance s'élargit entre le père et le fils, tandis qu'elle diminuait rapidement entre celui-ci et le premier cavalier, qui, s'apercevant qu'il était poursuivi, essaya de précipiter encore l'allure de son coursier. Enim Bathanat perdit de vue l'étranger et son fils : ils avaient successivement dépassé le sommet de la colline.

Luern gagnait visiblement l'Arverne. Il était évident qu'il allait bientôt l'atteindre, quand celui-ci quitta la route et se jeta dans un bois qui s'étendait sur leur droite. Le jeune Volke eut un mouvement de joie : celui qu'il tenait pour un ennemi ne pouvait plus lui échapper, car, chevauchant le matin à côté de son père, il avait essayé de pénétrer sous le couvert, et il avait pu constater que la forêt était tellement fourrée, si pleine de lianes, de ronces et de troncs renversés, enchevêtrés et formant des halliers si serrés, qu'il était absolument impossible de la traverser à cheval.

L'étranger en fit, en effet, bientôt l'expérience ; c'est pourquoi il mit pied à terre et s'enfonça sous bois en conduisant son cheval par la bride. Mais la noble bête, qu'il ne pouvait abandonner, puisqu'elle lui était essentielle pour continuer son voyage, retardait sa fuite et faisait de grandes brisées (2), qui devaient permettre de reconnaître aisément son passage. Luern, au contraire, attacha son cheval au premier arbre de la forêt, car il n'avait pas les mêmes raisons pour ne pas s'en séparer, et tirant de sa ceinture un long couteau, qu'il inséra dans sa manche, où il le maintint en pliant un doigt sur la pointe, le corps courbé, l'œil grand ouvert, le pied furtif et léger comme celui de l'animal dont il empruntait le nom, il suivit la large piste ouverte devant lui.

---

(1) Habitants de la basse Navarre, de la Biscaye française et d'une partie des Landes. Lapourde — Bayonne — leur appartenait.

(2) Terme de vénerie, qui s'explique de lui-même.